

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

179 | 2006

Des raisons du terrain

Les Pygmées Aka victimes de l'afrocentrisme ?

Luc Bouquiaux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24076>

DOI : 10.4000/lhomme.24076

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2006

Pagination : 227-235

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Luc Bouquiaux, « Les Pygmées Aka victimes de l'afrocentrisme ? », *L'Homme* [En ligne], 179 | 2006, mis en ligne le 01 janvier 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24076> ; DOI : 10.4000/lhomme.24076

Les Pygmées Aka victimes de l'afrocentrisme ?

Luc Bouquiaux

L'OUVRAGE se présente essentiellement comme un tissu de contradictions qui apparaissent progressivement au fil des pages. La quatrième de couverture était pourtant tout à fait satisfaisante et pouvait faire croire que le contenu l'était aussi, mais on ne tarde pas à déchanter dès la lecture des « Considérations et remarques préliminaires de Jean-Charles Coovi Gomez », dont on apprend en note qu'il est directeur de l'*Institut d'égyptologie et des civilisations africaines Cheikh Anta Diop*.

On y a droit d'abord à un concentré de l'idéologie afrocentriste avec, comme il se doit, référence aux pères fondateurs Cheikh Anta Diop et Théophile Obenga. Je me dois de citer le premier paragraphe : « On admet généralement depuis le célèbre Colloque international d'égyptologie du Caire (1974) consacré au peuplement de l'Égypte ancienne et au déchiffrement de l'écriture méroïtique que l'Égypte pharaonique est africaine par l'ethnie, la langue, l'écriture, le tempérament et la manière de penser de ses habitants autochtones ». Nous apprenons un peu plus loin qu'on doit désormais considérer ce colloque comme l'événement scientifique le plus important en Afrique dans les temps contemporains. Diantre ! Je m'arrête sur le « On admet généralement » où le « on » désigne simplement une poignée de personnes qui continuent à entretenir un mythe par des arguments pseudo-scientifiques qui ne convainquent personne sauf quelques convaincus, et qui ne tiennent pas la route, notamment dans les « études linguistiques ». Henry Tourneux, chercheur au CNRS, a exposé avec beaucoup de talent dans son article « L'argument linguistique chez Cheikh Anta Diop et ses disciples »¹, qu'en utilisant la « méthode » de Cheikh Anta Diop pour rapprocher

1. In François-Xavier Fauvelle-Aymar, Jean-Pierre Chrétien & Claude-Hélène Perrot, eds, *Afrocentrismes : l'histoire des Africains entre Égypte et Amérique*, Paris, Karthala, 2000 : 79-102.

_____ À propos de Victor Bissengué, *Contribution à l'histoire ancienne des Pygmées : l'exemple des Aka*. Préface de Pierre Kalck. Paris, L'Harmattan, 2004 (« Études africaines »).

égyptien et « walaf », on pouvait montrer qu'une parenté évidente existait entre anglais et wolof. Pascal Vernus, directeur d'études à l'EPHE, dans un autre article, « Situation de l'égyptien dans les langues du monde »², montre l'inanité du projet de vouloir en faire le proto-africain, à l'origine de toutes les langues africaines. Ces deux articles donnent une bonne mise au point qui démontre avec patience comment on peut se fourvoyer quand on renie la méthode scientifique. Le hic, c'est que les éditeurs du volume dont ils sont issus ne sont pas très crédibles parce qu'ils sont Blancs, alors que l'ouvrage de Victor Bissengué, lui, est entièrement fiable, car il s'agit « du premier ouvrage général d'un nègre d'Afrique consacré à l'histoire ancienne des Pygmées du Continent noir » (p. 12). Cette dérive est beaucoup plus grave qu'il n'y paraît, parce que si l'on se conforme au principe suivant lequel aucune explication n'est valable si elle ne provient d'un membre de la communauté, on dénie toute approche scientifique : s'agissant du français, on se fiera davantage aux dires d'un locuteur natif et ignare qu'à un spécialiste allemand des langues romanes. Je choisis cet exemple à dessein parce que ce sont des Allemands qui ont créé l'étude scientifique des langues romanes, création qui n'a jamais été remise en cause, alors qu'on ne peut dire qu'à l'époque les relations entre la France et l'Allemagne étaient au mieux. J'ai évidemment tort de m'étonner ; j'aurais dû me souvenir des allégations de Théophile Obenga dans sa synthèse sur les Bantu, où il nous affirme qu'il lui faut répondre à « la tutelle intellectuelle révolue des missionnaires et des africanistes qui ont dominé la bantouistique, éminent domaine de la culture africaine »³. Faudra-t-il décourager les Africains à devenir latinistes – j'en connais d'excellents et qui enseignent à l'université – sous prétexte que leurs ancêtres n'étaient pas Indo-européens ? Ce mirage n'est malheureusement pas le fait des tenants de l'afrocentrisme et c'est pourquoi il faut le dénoncer avec vigueur. Lors d'une exposition d'Expolangues, une journaliste (blanche) est venue me demander de lui parler des épopées africaines. Elle m'a écouté attentivement, puis elle m'a prié de lui indiquer un Africain qui pourrait exposer le sujet en connaissance de cause. Visiblement avec ma couleur (et mes diplômes ?), je ne faisais pas le poids. Je pouvais tout au plus amorcer la pompe, lui exposer le sujet de seconde main, mais à la limite, je n'étais pas vraiment crédible.

Jean-Charles Coovi Gomez nous gratifie d'une autre allégation discutable : « Le professeur Cheikh Anta Diop a proposé une méthode rigoureuse qui lui a permis d'identifier le berceau nilotique du peuple sénégalais » (p. 21). On sait que le « peuple sénégalais » est aujourd'hui composé de Wolofs majoritaires, de Peuls Toucouleurs, de Sérères, de Diola, de Mandingues, de Sarakholé et parmi les 7 % restants, de Manjak, de Mancagne, de Balante, de Basari, de Bedik, de Koniagui, de Baïnuik et de Bambara. À l'exclusion des Bambara dont la langue appartient au groupe mandé, les autres relèvent d'une famille linguistique appelée

2. In *Ibid.* : 169-208.

3. Théophile Obenga, *Les Bantu : langues, peuples, civilisations*, Paris-Dakar, Présence Africaine, 1985 : 11.

ouest-atlantique. Personne ne me fera jamais croire que le « peuple sénégalais » est sorti du Nil, avec toutes ses composantes, de même que les Peuls dans leur ensemble, qui nomadisent du Sénégal au Tchad et dont « le professeur A. M. Lam a établi de façon péremptoire l'origine nilotique » (p. 21). On a d'ailleurs (p. 183) une carte retraçant le parcours de différentes populations aujourd'hui sises en Afrique occidentale et qui sont sorties armées de pied en cap de la « haute préhistoire » dans « la nuit des temps ».

Autre citation inadmissible : « Des équipes entières de chercheurs dotées de budgets colossaux ne font que ressasser et répéter depuis les clichés exotiques des explorateurs du XIX^e siècle, et force est de constater que les travaux de Serge Bahuchet de nos jours ne valent substantiellement guère mieux que les rapports ethnographiques de "l'explorateur" Schweinfurth » (p. 23). Il va sans dire que je suis personnellement intéressé par ces « budgets colossaux », car j'aimerais savoir s'ils existent vraiment et, si oui, à qui ils profitent. Pas aux chercheurs concernés en tout cas. En ce qui me concerne, je sais ce qu'il en est pour l'équipe du Lacito (Langues et civilisations à tradition orale) qui s'est occupée des Pygmées. En 1971, un petit groupe, qui jusque-là faisait porter ses recherches sur des populations du Fleuve – Ngbaka, Monzombo, Gbanzili, Isongo, et préparait un dictionnaire sango –, a commencé à s'intéresser aux Pygmées qui ne suscitaient alors qu'une profonde indifférence : il existait une espèce de consensus entre exploitants forestiers, administrateurs locaux, populations voisines, missionnaires, religieuses, pour nous les décrire comme une espèce de quart-monde ou de sous-prolétariat exploitable à merci dont ni la langue, ni la culture, ni les coutumes ne méritaient le moindre intérêt. Fait significatif, ils étaient systématiquement refoulés des dispensaires, sous prétexte qu'en tant que nomades indénombrables, ils ne payaient pas l'impôt. C'est bien plus tard qu'ils ont été progressivement considérés comme des citoyens à part entière. Après plusieurs années, les premières études et les premiers volumes de l'encyclopédie aka⁴ ont commencé à être publiés grâce à de chiches subventions du CNRS, qui intervint également pour permettre la sortie du cédérom *Les Pygmées : peuple et musique*, en 1998⁵. En revanche, à partir de 1988, le CNRS, sans se sentir engagé par son soutien aux premiers volumes et qui ne souhaitait plus poursuivre son aide à la publication des résultats de la recherche, refusa de financer les autres volumes à partir du septième de l'encyclopédie dont l'ensemble avait permis la réalisation du cédérom. Pendant quelques années, les volumes déjà terminés ont dormi dans leurs cartons, l'équipe rédactionnelle étant obligée de rechercher des financements extérieurs qui n'arrivent qu'au compte-gouttes et qu'il faut compléter sur ses revenus personnels. C'est cela la réalité. Alors de deux choses l'une : ou les bailleurs de ces « budgets colossaux » nous ignorent en dépit de notre réputation internationale et de la qualité de nos travaux – rappelons que ledit cédérom a

4. *Encyclopédie des Pygmées Aka*, Paris, Peeters, 1981-2005 ss.

5. Réalisé sous la direction de Simha Arom, Serge Bahuchet, Alain Epelboin, Susanne Fürniss, Henri Guillaume et Jacqueline M. C. Thomas, et édité chez Montparnasse Multimédia.

reçu le prix Mœbius International l'année de sa sortie –, ou bien ils vont à des intermédiaires et à des pseudo-chercheurs ou fonctionnaires qui gravitent dans les ministères et ne manquent d'ailleurs pas de rançonner le chercheur de passage.

Venons-en maintenant aux prétendus « minables travaux de Serge Bahuchet » (qui lui ont valu une direction de recherche au CNRS et une chaire au Muséum). Serge Bahuchet a fait ses premiers pas en Afrique quand il avait seize ans, dans notre équipe. J'ai rarement rencontré chez un même homme une vocation aussi affirmée, un aussi grand dévouement à l'Afrique et une volonté de dominer un tel ensemble de spécialités. Il est donc révoltant de tenir pour portion négligeable les centaines de plantes et d'animaux qu'il a identifiés chez les Aka, les études approfondies qu'il a poursuivies sur les connaissances de leur milieu naturel, les règles de partage, les organisations de la chasse, bref sur l'ensemble de leur société. Le jugement porté sur ses travaux témoigne d'abord de l'ignorance, en second lieu de la plus extrême mauvaise foi. Contrairement à ce que prétend Jean-Charles Coovi Gomez, le statut parental de leurs langues est parfaitement élucidé de même que leurs croyances religieuses et Serge Bahuchet a apporté une contribution de premier ordre pour faire connaître l'ingéniosité de leurs techniques de chasse et l'efficacité de leur pharmacopée, dont plusieurs laboratoires sont en train d'identifier les principes actifs. L'originalité et le caractère extraordinaire du génie musical des Aka ont également été mis en valeur, encore faut-il un certain niveau de connaissance pour juger de la pertinence des travaux de Simha Arom. Tout cela ne compte pour rien, car, je cite à nouveau Gomez : « Aucun de nos "africanistes-pygmologues" n'est en mesure de fournir l'étymologie véritable des ethnonymes aka, babenga, babenzele, etc., après deux siècles d'érudition » (p. 23). Voilà bien une réflexion d'ignorance car tout linguiste sérieux ne peut que s'esclaffer à cette lecture sachant que rien n'est plus incertain que l'étymologie des noms propres et l'assertion d'Antoine Meillet (en 1925) est toujours valable aujourd'hui : « Les linguistes qui s'intéressent surtout à l'étymologie des noms propres sont souvent des aventuriers de la linguistique »⁶. Est-il besoin de dire qu'il s'agit d'une litote ?

Arrêtons-nous maintenant sur le contenu de l'ouvrage proprement dit. Il comprend trois grandes parties. La première, *Le Pygmée d'Afrique comme objet du primitivisme ethnologique*, est développée en trois chapitres : 1. « Le Pygmée ou "négrille" : à propos des stéréotypes raciologiques » ; 2. « Le Pygmée, comme objet de curiosité exotique : à propos des fantasmes ethnologiques » ; 3. « Le Pygmée revisité par les "ethnologues de la générosité" : réflexions sur une tentative de récupération ». La deuxième partie, *Esquisse d'une histoire ancienne des Pygmées Aka*, comprend les cinq chapitres suivants : 4. « Synthèse de nos connaissances de l'Antiquité égyptienne au XIX^e siècle » ; 5. « Thèse de Cheikh Anta Diop relative au peuplement de l'Afrique à partir de la vallée du Nil (un commentaire succinct) » ; 6. « L'image des Pygmées d'après les sources historiques anciennes » ; 7. « Le Pygmée Aka comme acteur économique du commerce transnilotique » ; 8. « Esquisse

6. Antoine Meillet, *La Méthode comparative en linguistique historique*, Paris, H. Champion, 1925 : 41.

d'une lexicologie comparée : langues bantu – langues du sous-groupe Adamawa-oubanguien – langue des Pygmées Aka ». Enfin, la partie *Origine préhistorique et témoignages contemporains des Pygmées*, dans laquelle se trouvent les trois chapitres suivants : 9. « Thèse relative à l'origine préhistorique des Pygmées en général et des Pygmées Aka en particulier » ; 10. « Témoignages contemporains des Pygmées Aka relatifs à leurs traditions ancestrales » ; 11. « Documents iconographiques : références et commentaires ». Je cite expressément ces titres pour souligner leur caractère souvent tendancieux et quelque peu provocateur. Ils sont heureusement plus exaspérants que leur contenu. Notons que par la suite Victor Bissengué se démarque sans le dire de son présentateur, car quand il cite Serge Bahuchet, c'est toujours avec respect et quand il parle de parenté linguistique, il se réfère à la classification des langues africaines classique, admise par tous les scientifiques, ceux que Jean-Charles Coovi Gomez appelle les « néo-africanistes eurocentristes », et non aux fantaisies diopo-obenguiennes.

Avant de poursuivre une critique plus approfondie, relevons quelques erreurs factuelles : page 61, l'auteur attribue au Llacan (Langage, langues et cultures d'Afrique noire) les quatre équipes « Anthropologie de la parole », « Études océaniques », « Langue, culture, environnement » et « Typologie et changement linguistique », alors qu'elles relèvent du Lacito. Il oublie de signaler à l'actif de celui-ci l'*Encyclopédie des Pygmées Aka*, qui n'est citée dans la bibliographie que pour les volumes parus jusqu'en 1999. L'étude d'Élisabeth Motte citée page 200 est une *Contribution à une étude ethnobotanique* [et non « ethnographique »] comparative...⁷ L'ouvrage de Stefan Seitz cité page 202 est la traduction en français par mes soins d'un original allemand⁸.

Venons-en au chapitre le plus discutable de l'ouvrage, celui intitulé « Esquisse d'une lexicologie comparée : langues bantu – langues du sous-groupe Adamawa-oubanguien – langue des Pygmées Aka ». Les termes comparés concernent un ensemble de 60 mots répartis en 5 thèmes : le corps humain (16), la famille (6), les animaux (8), les verbes d'action (10), l'environnement (20). La première règle en matière de lexicologie comparée est d'utiliser le même système de transcription. Or le sango est cité dans une orthographe adaptée aux usages courants, mais non systématique : l'auteur ne se conforme pas lui-même aux règles qu'il édicte pages 151-153, sinon il aurait dû écrire *tûrûngu* et non *tûrûngù*, *te* et non *tè*, *koakoara* et non *kòàkòàrà*, *hîngo*, *îngo* et non *híngo*, *íngo*. Les autres langues sont notées dans une transcription plus ou moins approximative qui mélange transcription du sango et transcription phonétique à propos de laquelle il n'éprouve pas le besoin de donner la moindre explication : on ne sait pas à quoi correspondent le *f*, le *d* en grasse et le ? (respectivement en alphabet phonétique

7. Élisabeth Motte, *Les Plantes chez les Pygmées Aka et les Monzombo de la Lobaye (Centrafrique) : contribution à une étude ethnobotanique comparative chez des chasseurs-cueilleurs et des pêcheurs-cultivateurs vivant dans un même milieu végétal*, Paris, Société d'études linguistiques et anthropologiques de France, 1982.

8. Cf. Stefan Seitz, *Pygmées d'Afrique centrale*, Paris, Peeters, 1993 (« Langues et Cultures africaines » 17) [Trad. de : *Die Zentralafrikanischen Wildbeutekulturen*, Stuttgart, F. Steiner, 1977].

international *b*, *d'* et *ʔ*). L'auteur utilise erronément le signe notant la fricative bilabiale [ɸ] pour noter la fricative palato-alvéolaire [ʃ], c'est-à-dire qu'il transcrit « ch » par « f ». À titre de vérification, j'ai testé trois langues pour lesquelles je dispose d'un abondant matériel lexical, le monzombo, le ngbaka et l'aka. Le monzombo présente 7 voyelles orales, 3 voyelles nasales et, fait exceptionnel parmi les langues oubanguiennes, 4 registres tonals. Or l'auteur ne note que 5 voyelles orales, confondant donc les *e/ɛ*, *o/ɔ* et escamote un registre pour n'en retenir que trois. Les voyelles nasales sont notées *V+n*, ce qui est admissible dans une langue où il n'y a pas de C finale, encore faut-il le signaler. Sur les 60 occurrences retenues, il y a 14 erreurs de ton, 11 erreurs d'aperture de voyelles, une erreur d'interprétation syllabique, une erreur consonantique (le « cœur » se dit *búmā* et non *búnā*), soit donc 33 % d'erreurs ou une forme erronée sur trois. Sur un autre plan, on ne voit pas l'intérêt de faire figurer, dans le choix des items retenus, à la fois « chair » et « viande », ni de citer à côté du nom générique pour « poisson », le terme désignant la « carpe » (dont il n'est pas dit que c'est du français local et qu'il désigne une espèce de *Distichodus*).

Le ngbaka n'est pas mieux traité : même réduction abusive de 7 à 5 voyelles, ce qui entraîne 15 erreurs sur ce plan. Il y a 2 erreurs de consonnes, 7 erreurs de ton et plusieurs imprécisions sur le sens : il y a confusion entre le « cœur » *nbgókù* et le « foie » qui désigne à la fois l'« organe » et le « siège des sentiments », et non l'« estomac » ; « os » se dit *kúà* et non *ngbò* qui désigne le « rayonnement du soleil » ; pour « mère » et « père », on donne seulement les termes d'adresse et non les termes de référence, respectivement *kánà* et *mbàlà* ; *ngúsàn* n'est pas le terme générique pour « petits poissons », mais désigne une « espèce de petits poissons » ; « venir » se dit *d̄5* et non *d̄d̄5* qui veut dire « viens » ; *ngbóngò* qui est donné comme signifiant « étoile » est une erreur pour *lóngbò* qui veut dire « étoile filante » ; *bítí* est une erreur pour *bítí* et signifie non pas « faim », mais « appétit ». Pour « village, pays, territoire », on nous propose les deux termes *ngbān*, *tē*. En fait, il s'agit de *gbān* dont les sens donnés sont corrects, alors que *tē* signifie « case ».

L'aka n'est pas mieux loti. Rappelons qu'il s'agit d'une langue bantoue où les préfixes jouent encore un rôle actif, contrairement au mbati voisin dont le système est figé. On doit donc choisir de citer l'aka soit avec ses préfixes de classe, singulier et pluriel, par exemple *mònùà/mènùà* (« bouche »), soit sous sa forme radicale *-nùà*, ce qui est recommandé dans le cas de listes comparatives avec des langues sans préfixes de classe comme les langues oubanguiennes. Sur les 60 occurrences, il y en a 10 avec préfixe inclus, non indiqué comme tel, par exemple par un tiret. Comme pour le monzombo, il y a plus de 30 % d'erreurs tonales ou d'aperture de voyelle, mais c'est sur le plan du sens qu'il y a le plus d'imprécisions et d'erreurs. Le terme pour « bras » est *-bɔ́* (non cité) alors que *-pám̀bò* désigne la « partie supérieure du bras » ; *-sóbá* et non *-sóbà*, donné pour « cœur » désigne la « rate », *-lémà* désigne le « cœur » comme organe, mais « foie » comme organe et siège des sentiments se dit *-bàè* et non *-lémà* ; « nez » se dit *-míò* et non *hūn* qui est un emprunt au ngbaka ; *-pàsì~-pàsè* ne veut pas dire « yeux » mais désigne de

petits insectes censés responsables d'affections oculaires ; pour « peau, cuir », le terme aka est *-kátá* pour « peau humaine ou animale », *-kótó* pour « peau d'animal brute », alors que *-kókó* désigne l'« écorce » ou la « peau du dos de l'athérure » ; la « tête rasée » se dit *-lúlù* alors que le terme *-bùlúkú* désigne un « type de coiffure où le crâne est entièrement rasé ». Le « ventre anatomique » se dit *-tòtò*, alors que le terme donné *-nzúpú* est l'« abdomen des anthropoïdes » ; là donné pour « visage » est un emprunt au ngbaka ou au monzombo alors qu'on dispose des termes *-mbòní*, *-ómé* ou *-bòsò*. Le terme pour « épouse » est *-àdì*, *-étò* désignant seulement la « femme ». Les termes pour « éléphant » ne sont pas synonymes : *-nzòkù* est le générique alors que *-yàù* - *-yàwè* et non *-yà* désigne un « éléphant mâle ». Le terme générique pour « œuf » est *-kéí* alors que *pèù* veut dire « œuf non fécondé ». Si *-jòdí* est bien le terme générique pour « oiseau », *-pòpòlò* est le nom du « Calao pygmée ». Le nom générique pour « poisson » est *-sùè* alors que *jàmà-màì* désigne n'importe quel animal aquatique comme, par exemple, l'« hippopotame » ; *pèndí* donné pour « chair » désigne un « panier à viande de chasse », alors que *mbòsò* désigne le gibier en général et pas spécialement celui qu'on chasse à la sagaie.

Pour les verbes, l'auteur mélange les formes radicales et les formes conjuguées, par exemple « manger » est *zà-* et non *nziá*. La forme donnée pour « mourir » *wà-* veut dire « s'exténuer, se tuer », alors que « mourir, décéder » est *bònd-* ; naître dans le sens de « donner naissance », à l'instar des formes oubanguiennes comparées, se dit *bót-*. Par ailleurs, *-síkó* et non *-sìkò* n'est pas une « bûche », mais un « socle de sommier » ; « charbon » se dit *-mbùkà*, *-lílí*, alors que *-mbí* veut dire « crotte, excrément » et *mbí* dans le sens de « charbon » est un emprunt au monzombo ; *-píkà* est la « nouvelle lune » et par extension la « nuit sans lune ». Les deux termes *-àngà* et *-òlò* pour « médicament, remède » ne sont pas à mettre sur le même pied : *-àngà* est une « drogue forte », qui peut être un « venin », alors que *-òlò* est un « médicament non toxique », le terme générique, qui n'est pas donné, est *-bùmbà*. Le terme donné pour « montagne » *-kòdí* désigne une « éminence de terrain », alors que « montagne » se dit *-kégà* ; *-bèmbè* désigne « le mort », la mort est *-wì* - *-wá*. Les termes donnés pour « nom » sont fantaisistes : *pángá* est 1) tendeur du bas du filet, 2) ceinture de grimpage principale, 3) clavicule ; *-pàngà* est « menton, maxillaire supérieur » ; *-pàngà* est un oiseau, le « Martin-pêcheur du Sénégal » ; *-pùsá* est un « arbre à pain sauvage » ; *-pùnzáká* veut dire « surliage ». Le « nom » se dit *-kòmbó*. La forme donnée pour « sel » *tòn* est un emprunt au ngbaka ou au monzombo ; le « sel végétal » dit « sel indigène » se dit *-kóá* alors que *-ngòà* est le « sel ordinaire » ; enfin « soleil » est *-ísé* et non *-mbàkò*.

À propos des langues choisies pour la comparaison, l'auteur en aligne huit sans la moindre réflexion hiérarchique, comme si l'accumulation des exemples renforçait la pertinence de la comparaison. Il n'en est évidemment rien. Si le sango et le nzakara sont relativement à part, gbaya et manza sont depuis longtemps regroupés, de même que ngbaka et monzombo. Il aurait donc suffi de citer une de ces deux langues. Quant au banda, comme il en existe au bas mot plus

d'une cinquantaine de parlars, dont certains ne sont pas mutuellement intercompréhensibles, on aurait aimé savoir de quel parler banda il s'agissait.

Cette étude lexicologique ne sert à terme strictement à rien, sinon à enfoncer à grand fracas une porte ouverte. On ne voit pas comment « L'esquisse de cette étude comparative pourrait déboucher sur une recherche ultérieure » (p. 105). Les rapprochements ont été faits de longue date entre des inventaires beaucoup plus riches et il saute aux yeux que l'aka est une langue bantoue. On retombe à nouveau dans ce travers maintes fois signalé d'opposer des Pygmées à des Bantou, ce qui ne signifie rien en République centrafricaine puisque les Pygmées de ce pays sont des Bantou. (Rappelons que Bantou désigne des personnes parlant une langue bantoue et non une population particulière.) C'est la raison pour laquelle nous avons préconisé d'opposer Pygmées et Grands Noirs, distinction neutre, qui n'est pas fondée sur une opposition linguistique. Parmi leurs voisins immédiats, seuls les Mbatî et les Ngando, sont des Bantou. Il n'aurait pas été inutile de signaler en revanche que les Pygmées Baka du Cameroun parlent une langue proche du complexe ngbaka-gbanzili-monzombo et sont donc linguistiquement des Oubanguiens. On ne s'improvise pas linguiste et si on veut utiliser des arguments linguistiques, on s'adresse à des spécialistes. Quand « on consacre une grande partie de son activité à la défense des cultures africaines » (p. 13), on se soucie d'abord de noter leurs langues avec respect en rendant compte correctement de leurs particularités. Enfin on ne fait pas appel à de prétendus garants qui auraient « pris la peine de lire le manuscrit et apporté les critiques nécessaires » (p. 9) alors qu'ils n'ont aucunement lu et encore moins approuvé le contenu, mais seulement donné leur caution pour la transcription du sango (communication personnelle de Marcel Diki-Kidiri).



J'ai longuement hésité avant de rédiger ce compte rendu parce que je me demandais si c'était vraiment utile et parce que, d'une manière générale, je n'aime pas les controverses stériles, même si Théophile Obenga nous reproche notre « silence hargneux ». L'afrocentrisme et ses dérivés tournent autour d'un principe particulièrement fécond pour les séries télévisées et les best-sellers, celui du complot. Que les amateurs se réfèrent à la série *X-Files* ou au *Da Vinci Code* ; mais scientifiquement le complot n'a rien de fécond. S'y ajoute ce que j'appellerai le regret de l'Âge d'Or, celui-ci toujours situé dans un passé révolu et dont il ne subsiste que des vestiges et des ruines, d'où cette insistance sur la recherche étymologique, des référents culturels solides et concrets, de préférence archéologiques, et le peu d'intérêt pour les choses nouvelles. Il est plus facile de se référer aux monuments égyptiens dont personne ne conteste le caractère sublime que de promouvoir des éléments beaucoup plus discrets comme, par exemple, la subtilité extraordinaire des systèmes verbaux, la richesse de certains systèmes de parenté, l'inventivité de certains musiciens traditionnels. J'allais oublier la passionnante

littérature orale dont on n'a recueilli qu'une infime partie et qu'il est urgent d'enregistrer et de publier avec toute l'attention qu'elle mérite. En regard des grands ancêtres, les peuples d'aujourd'hui apparaissent toujours comme les survivants dégénérés, qui n'arrivent pas à se remettre d'un passé colonial, oubliant que tous les peuples ont été colonisés à un moment de leur histoire.

Je convie tous ceux qui s'intéressent à l'Afrique et notamment à son passé, plutôt que de se livrer à des joutes inutiles, à se liguier. D'une part, pour sauver tout ce qui peut l'être de la civilisation méroïtique dont les monuments archéologiques abondent au-delà de la deuxième cataracte et qui risquent d'être prochainement noyés et perdus à jamais lors de la réalisation d'un nouveau barrage sur le Nil. L'inventaire en a été fait. Reste à convaincre les décideurs pour utiliser à ce sauvetage les « budgets colossaux » s'il en existe. D'autre part, il faut continuer à se battre pour favoriser la publication des travaux de valeur et notamment des descriptions de langues : à peine un quart des langues africaines est correctement décrit. Il y a dans différents domaines des études africaines des centaines de manuscrits en souffrance qui attendent un coup de pouce pour être publiés.

Centre national de la recherche scientifique
thomas.bouquiaux@wanadoo.fr

MOTS CLÉS/KEYWORDS: Pygmées/*Pygmies* – langues africaines/*african languages* – langues bantou/*bantu languages* – langues oubanguiennes/*ubangian languages* – afrocentrisme/*afrocentrism*.